

Pierre Ménard

Comment écrire au quotidien

365 ateliers d'écriture



PRÉSENTATION

De janvier 2004 à octobre 2010, j'ai diffusé en ligne de manière hebdomadaire un exercice littéraire à partir d'un texte contemporain (des auteurs francophones et leurs livres aux genres variés : poésie, nouvelle, roman, théâtre, jeunesse, art expérimental).

Ces propositions ont été diffusées en ligne sur le site de type wiki *Marelle : Zone d'Activités Poétiques*. Les internautes écrivaient leurs textes directement sur le site à partir de ces propositions, textes qui restaient ensuite accessibles et modifiables en ligne. Même si de nombreuses personnes ont participé à cette expérience, en publiant leurs textes de manière autonome, le site n'était pas un réel espace de discussion, d'échanges ou de critiques sur leurs textes, juste un espace de création et de diffusion. Le site a disparu en 2014, mais l'ensemble des propositions d'écriture figurent en libre accès depuis 2010 sur mon site *liminaire.fr*.

Ce recueil est à la fois un texte poétique, une méthode pour écrire en ateliers (365 propositions d'écriture), une anthologie de littérature contemporaine d'auteurs francophones et leurs textes présentés à l'aide d'extraits (de liens internet, et d'une soixantaine d'enregistrements sonores dans la version numérique qui propose également un mode de lecture non-linéaire) publiés par plus de 75 éditeurs.

Ce texte est pour ceux qui aiment lire, écrire, jouer avec les mots. Ceux qui ont un goût prononcé pour les jeux littéraires, qui ont envie de découvrir de nouveaux auteurs, de nouvelles formes d'écriture. C'est une petite fabrique de littérature.

Philippe De Jonckheere écrivait ceci à la sortie du livre : « Un texte qui ferait une longue liste de livres en énonçant leur principe de construction tout comme ce principe, cette structure, étaient le prétexte d'un exercice d'atelier de lecture. Le plaisir du livre serait double, plaisir de lecteur à reconnaître, sans regarder, dans un premier temps, la note de bas de page qui donne le titre du livre pareillement décrit, le livre dont il est question, et dans le cas, fréquent tout de même, de ne pas connaître un tel livre, en noter rapidement le titre et de l'ajouter à la longue liste des livres que l'on aimerait lire prochainement. Ou pas. Un livre univers qui contient à lui seul une bibliothèque entière, un livre labyrinthique, signé par un personnage de Borges, Pierre Ménard. Un écrivain qui n'aurait pas d'autre travail que celui de recopier les textes d'autres écrivains. Un écrivain qui vivrait des mots des autres écrivains. »

Comment écrire au quotidien : 365 ateliers d'écriture qui réunit l'ensemble de mes ateliers d'écriture, paraît pour la première fois en décembre 2010 aux éditions Publie.net.

L'édition imprimée de ce texte a été l'occasion d'ajouter de nouveaux ateliers en remplacement de ceux qui finalement fonctionnaient peu ou mal, pour maintenir symboliquement le nombre d'entrées à 365, et mettre en valeur la découverte de ces textes, leur lecture et les pistes d'écriture et de création qu'ils éveillent en nous.

PIERRE MÉNARD,
janvier 2018

1.

Michelle Grangaud, *Souvenirs de ma vie collective*

Dresser l'inventaire de tout ce qui ne nous appartient pas et que nous nous sommes cependant appropriés (faits historiques, références culturelles, slogans publicitaires, savoirs et techniques, etc.). Chaque proposition doit tenir en une phrase relativement courte dont la terminaison sonore constitue le début de la phrase suivante.

Présentation

C'est assez rare un remake réussi en littérature, Michelle Grangaud y parvient haut la main en écrivant ses *Souvenirs de ma vie collective* sous-titrés non sans humour *Sujets de tableaux sans tableaux*, des œuvres en attente d'une éventuelle réalisation et dont il ne nous reste que les cartels. 2357 *Je me souviens* à sa manière iconoclaste, c'est-à-dire avec l'humour d'un Georges Perec revisité par Claude Closky ou mieux encore par Edouard Levé. Un exemple au hasard : « Tour du pâté de maisons effectué au petit trot chaque matin. Tintamarre incessant qui porte sur les nerfs. Énergie populaire que la victoire galvanise. Nizan interdisant de dire que vingt ans, c'est le plus bel âge de la vie. » C'est page 101, et tout est ainsi, à la suite, à la marabout-de-ficelle... Jusqu'à la page 168. Magnifique.

Extrait

Le temps, déguisé en temps voulu, sort de la nuit des temps.

Étendue sans limite des jours qui déclinent.

Clignotant rouge du répondeur téléphonique, luisant dans l'obscurité, vers deux heures du matin.

Atteint de somnambulisme, le boulevard vagabonde sombrement et en solitaire entre les grands lampadaires.

Derrière le monde, il y a du monde et d'autres mondes.

Ondulation permettant de remettre ce qu'on peut faire le jour même dans la poche du lendemain.

Main tenant l'extrémité du tuyau d'arrosage, comprimée par le pouce pour mieux diriger le jet d'eau et en augmenter la portée.

Portée de canetons se dirigeant en file indienne vers la mare aux canards, avec la dignité d'une troupe qui s'exerce pour le passage en revue.

Revue des deux Mondes placée, en double exemplaire, entre deux miroirs qui se font face.

Facéties satanico-divines proposées en exemple.

Employé à la Bibliothèque nationale ouvrant pour la dernière fois aux lecteurs les portes de la salle des Imprimés, rue de Richelieu.

Lieux-dits semés un peu partout dans la campagne.

Michelle Grangaud, *Souvenirs de ma vie collective*, P.O.L., 2000

2.

Jean-Luc Sarré, *Les journées immobiles*

Tenter de se remémorer un souvenir d'été, souvenir d'enfance, mais ne pas le raconter ou le décrire, essayer plutôt de le cerner par le biais de phrases courtes, incisives, sèches, sans utiliser de ponctuation, avec le moins de verbe possible et en évitant de parler de soi, pour privilégier les sensations physiques qu'on garde en mémoire, leurs traces indélébiles.

Présentation

C'est un livre de saison. C'est un livre de poésie déjà ancien, publié en 1990 par les éditions Flammarion, mais c'est surtout un livre hors du temps. Des textes courts sur le lent travail des jours et des heures : les heures chaudes de l'été, l'ombre bleue sur le sol, le soleil aveuglant, la touffeur du jour « la route vers la mer est longtemps jaune et grise elle va dans l'air chaud et les vapeurs d'essence c'est la route des insectes et des peurs infimes celle aussi d'une joie étrange », la canicule, le linge qui sèche au vent, le jour qui n'en finit pas, le bruit d'une chaise qu'on glisse sur le sol, l'odeur de l'air « herbe le noir et l'odeur de sentier », la forme effilée des nuages, la profondeur de champ, la lumière estivale, « le ciel est blanc le ciel se tait nulle part c'est là que tout le jour on ne cesse d'aller ».

Une poésie de ce qui affleure. De ce que l'on voit à peine, ce que l'on sent, ce que l'on tait. On pense à la poésie de Gérard Noiret pour la simplicité des mots et des émotions, leur évidente beauté et leur durée en nous qui se prolongent bien après lecture.

Extrait

ENFANCE

la route vers la mer
est longtemps jaune et grise
elle va dans l'air chaud
et les vapeurs d'essence
c'est la route des insectes
et des peurs infimes celle
aussi d'une joie étrange
malmenée jusqu'à ce qu'on aperçoive
enfin entre les branches les barques
la rade endimanchée

Jean-Luc Sarré, *Les journées immobiles*, Flammarion, 1990

3.

Charles Pennequin, *Un jour*

À partir d'images fugitives que l'on garde d'une personne ou de son environnement, images liées à un jour précis dans notre mémoire, faire le portrait en creux d'un être que l'on aime, en débutant chacune de ces phrases par la formule suivante : *un jour*.

Présentation

C'est un tout petit livre à la couverture bleue. Le titre se répète sur la page presque nue, on dirait qu'il se répète à l'infini. Quelques pages et pourtant très vite les phrases de ce livre nous entêtent pour ne plus nous quitter. Elles nous accompagnent littéralement. Cette vie c'est notre vie. Ces jours qui défilent au fil des pages, ce sont les nôtres, dans leur rudesse, dans leur évidente simplicité et leur justesse, dans leur quotidien et leur causticité. C'est un regard porté sur un père. Un regard sans concession, franc, direct. Une histoire de famille.

Extrait

I jour
mon père il pose son sac contre la porte
I jour
il part tous les matins travailler
I jour
il prend le bus pour Denain
I jour
il me ramène des bonbons de l'usine
I jour
il balance sa canette sous la table
I jour
ma tante se fout de sa poire
I jour
il ramène que son pinard des courses
I jour
je le vois en bas de la rue neuve
I jour
ma mère planque les bouteilles
I jour
ma sœur dit qu'il est gentil
I jour
ma mère elle lui sert à ras bord

Charles Pennequin, *Un jour*, Derrière la Salle de Bain, 2003

4.

Michèle Métail, *Toponyme : Berlin. Dédale – cadastre – jumelage – panorama*

Décrire les différentes étapes dans la découverte d'une ville, le passage progressif du lieu inconnu, au lieu familier.

Présentation

L'approche de Michèle Métail dans ce livre de voyage un peu particulier est systématique. Systématique et méticuleuse. C'est l'approche de l'arpenteur, du topographe. En l'an 2000, elle arrive dans une ville qu'elle ne connaît pas : Berlin (elle en connaît la langue, elle a déjà traduit de nombreux ouvrages en allemand). Pour s'approprier le territoire de cette ville géante, elle décide d'y aller par quatre chemins. Ce sont les quatre parties de ce livre (comme autant de voies), qu'elle emprunte (et qu'elle nous propose d'emprunter avec elle) pour pénétrer dans cette ville.

Ce livre est une invitation au voyage, il ne nous donne pas envie de voyager, de partir ailleurs, toujours plus loin, il nous incite plutôt à réfléchir à l'espace dans lequel on vit, dans lequel on se déplace, on échange, on travaille, l'envie de créer, d'inventer spécialement pour lui, un regard inédit. Michèle Métail y réussit à merveille. On a envie de la suivre dans ce pari.

Extrait

DÉDALE : VOUS ÊTES ICI

Voies, voyages, le roulement ferré dans ses rails et gris, traverses continu cheminement du ballast roulant déroulant sur la courbe ses frottements, d'un bruit sourd et s'approche, imminent au signal l'aiguillage, où bifurque ferrée la voie enferrée de ses remblais tracé concassé, une seule traite au ralenti, la trainée mécanique s'essouffle le rythme et plus bas lenteur à la destination, crisse aux coulisses de la ville, décors les bas-côtés, panneaux glissant

qui s'affichent, icônes alentour des mots, archives estampillées où n'importe, d'un lieu quelconque dépourvu des distinctions, sauf dans l'attente, à l'arrêt du moment annoncé, s'entrevoit, quel, unique le nom connu à désigner le voyage quand par là il finit et commence rendu possible de l'éloignement intervalle géographique, l'exil par le graphe, abscisse, position déposé sur le quai, gare d'arrivée où arrive d'un convoi en partance croisements laminaires étirés

Michèle Métail, *Toponyme : Berlin. Dédale – cadastre – jumelage – panorama*, Tarabuste, 2002

5.

Nathalie Quintane, *Début*

Jeter un regard neuf sur la manière de raconter sa vie. Évoquer par exemple son enfance (les tous débuts de sa vie, ce dont on se souvient par le biais de ce que l'on nous en a dit plutôt que ce dont on se souvient vraiment, le plus lointain de ses souvenirs) avec la distance ironique que permet l'usage appuyé de la troisième personne du singulier, en forçant le trait dans la description (à la limite de la caricature ou du grotesque).

Présentation

Dans son livre *Début* publié chez P.O.L. en 1999, on retrouve l'esprit décalé de Nathalie Quintane. Ce livre est en quelque sorte l'autobiographie de son enfance vue à distance. Christophe Fiat parlait dans la revue *Niocques de poésie vue du ciel*. Dans le cas de Nathalie Quintane et de son livre, il s'agirait plutôt d'une autobiographie *vue d'avion avec quelques piqués* pour reprendre l'expression de l'auteure.

Par des points de vue changeant sans cesse, jeux sur les formes et les styles, passant de l'anecdotique au capital, elle parvient à cerner un temps de son existence, un pan de sa vie, sans jamais sombrer dans un regard satisfait de soi, une approche complaisante. Elle permet de poser ainsi, l'air de rien, sans y toucher (par petites touches pourtant), un regard neuf sur une manière de raconter sa vie.

Extrait

Il est né avec une ouverture dans la joue. Quand il mange, il a toujours deux possibilités, mais la cuillère n'hésite pas, elle s'introduit de préférence par l'ouverture supplémentaire, qui, proche de la gorge, dirige plus vite les aliments mâchés vers le bas.

L'ouverture n'a pas de muscle, il faut du doigt soulever la peau tandis que l'autre main avance la cuillère ; une fois la quantité versée, le doigt se relâche et la peau reprend sa place.

Cependant, l'ouverture est suffisamment large pour que la nourriture tout aussitôt ressorte ; il faut donc incliner la tête du côté contraire où entre la cuillère et d'un coup bref, comme on avale un comprimé, envoyer les morceaux.

Il se garde, chaque fois qu'il incline la tête, de trop se pencher en avant, car les aliments tomberaient par la bouche. Quand il ne connaissait pas encore la position au-delà de laquelle les morceaux mâchés venaient cogner contre les dents et ouvrir les lèvres, sa main les rattrapait dans leur chute et les remettait illico dans la fente.

À présent, sa bouche est à peu près inutile, concernant l'alimentation. Elle se contente de parler, pendant que l'autre mange.

Nathalie Quintane, *Début*, P.O.L., 1999

6.

Anne-James Chaton, *Événements 99*

Noter, sous forme de liste d'objets, ce que vous trouvez sur votre table de travail chaque matin au réveil, et cela pendant une semaine.

Présentation

« Tout le monde PEUT en faire autant ?

Non : tout le monde en fait autant. »

C'est ce qu'affirme Charles Pennequin dans un texte passionnant évoquant le travail d'Anne-James Chaton.

« Tout le monde note, parle. Tout le monde est en train de prendre note de la parole. Nous sommes tous des résidus de nos actes. Notre vie est un concentré de paroles résiduelles. On voit bien chez Chaton comment les mots sont des échanges, des signaux, émission/réception, capteurs ultra-sensoriels. Que ces résidus de paroles sont des choses mortes alors que Chaton nous montre bien que c'est nous qui sommes morts. Et cette conscience vive de la mort nous est donnée ici par le poète, qui n'est pas le poète du rien, de l'insignifiant, de la nullité, du vide ou que sais-je, mais le témoin de ce qui reste quand tout nous est repris, celui par qui vient l'épuisement. Et c'est de l'épuisement au présent, car son acte est des plus politiques qui soient. »

Extrait

1 lettre « valeurs Mutualistes mgen N°190 mars 1999 Ecole, un devoir d'intégration issn 12418935 0046144 025 202 mgen 009 2 mr chaton annejames 20 rue ernest renan 25000 besancon 0101 besancon ctc cota 2 25000 direct 01 » ; 1 lettre « académie de besançon rectorat 10, rue de la convention 25030 besançon cedex Besancon Cité Militaire Etat-Major de Force N°1 Armée de Terre 7^e Brigade Blindée besancon r.p. 24399 25 besancon ct 24.03.99 doubs republique francaise 02,70 postes bhwo917 M ANNEJAMES CHATON 20 RUE ERNEST RENAN 25000 BESANCON » ; 1 paquet de cigarettes « filter cigarettes Chesterfield us trademark ***originals*** since 1912 American Blend made under authority of an affiliate of Philip Morris Products Inc. ; Richmond ; VA ; U.S.A. Selon la Loi n°9132 Nuit gravement à la santé » ; 1 ticket « CAISSE D'EPARGNE CAISSE D'EPARGNE À VOTRE SERVICE DATE 25/03/99 HEURE 10 :24 :40 GAB 025006 OPERATION NO 1040 AUTORISATION : 605 432 NO CARTE RESEAU 153766692 101 MONTANT DU RETRAIT : 100 FRANCS SOLDE APRES RETRAIT LA CAISSE D' EPARGNE VOUS REMERCIE DE VOTRE VISITE » ; 1 ticket « bar de l'université 25000 besancon 250399 10 :44 308 REG MICHEL petit cafe 7.00 especes 7.00 » ; 1 livre « miguel de cervantes L'ingénieur Hidalgo don quichotte de la manche 1 Traduction d'Aline Schulman Préface de Jean Claude Chevalier seuil 9782020132565 Illustration Antonio Saura isbn 02.013256.7/imprimé en france 10.97 149f

Anne-James Chaton, *Événements 99*, Al Dante, 2003

7.

François Bon, *Paysage fer*

Décrire un trajet que l'on fait tous les jours (en train par exemple) et noter sur le vif, sur le motif, ce que l'on voit et les réflexions que ce voyage immobile fait surgir en nous, au rythme de son avancée : « Variations de récit sur réel répété à l'identique, et pousser cela à bout, et rien d'autre même au récit que ces images pauvres, rue qui s'en va en tournant, encore ces maisons aux angles trop droits, encore un garage et des immeubles. »

Présentation

Paysage fer est la description des trajets que chaque jeudi, de septembre 1998 à avril 1999, l'écrivain François Bon et le photographe Jérôme Schlomoff effectuaient en train, entre Paris et Nancy. À chaque voyage, François Bon a capté la « matière fascinante et profuse », cette réalité en chaos, qui apparaît derrière la vitre du train, l'écriture donnant une *forme* à ces visions fugitives. Né à Luçon, en Vendée, en 1953, il publie en 1982 son premier livre aux éditions de Minuit (*Sortie d'usine*) et se consacre depuis lors à la littérature. Il mène depuis 1991 une recherche continue dans le domaine des ateliers d'écriture. Il crée dès 1997 un des premiers sites web consacré à la littérature, qui deviendra Remue.net. Ouvrant Remue.net à d'autres collaborateurs, il crée Tiers-Livre.net. Il fonde le site Publie.net, première coopérative d'auteurs pour l'édition et la diffusion numériques de littérature contemporaine. Il poursuit depuis 2014 sur son site Tiers-Livre.net l'édition de textes numériques.

Extrait

La géographie en fait on s'en moque, c'est la répétition qui compte, les images qu'on ne saurait pas, à cette étape-là, remettre dans l'ordre, à peine si chaque fois qu'on les revoit on en arrive maintenant à se dire : cela déjà on l'a vu, cela déjà on le sait, et l'entassement de choses, plastiques et fer, énigmes blanches sous bâche ou bâtiments sans explication affichée dans les travées vides qui les séparent, dans l'arrière étroit de ce pavillon contre voie, comme ailleurs cette pure sculpture de deux voitures identiques accolées par l'arrière, sans moteurs ni portes, au coin bas du champ ou la hiératique maison blanche dans la rue d'en haut, à Toul, habitée quand même.

François Bon, *Paysage fer*, Verdier, 2000

8.

Jacques Roubaud, *Autobiographie, chapitre dix*

S'approprier de manière irrévérencieuse tous les textes poétiques des ouvrages qu'on a tendance à présenter comme nos livres de chevet, nos livres de référence, en tentant une réécriture qui se présente comme une nouvelle lecture.

Présentation

Des textes de Pierre Reverdy, de Robert Desnos ou encore de Marcel Duchamp, alias *Rose Sélavy*, de tous ces poèmes composés dans les dix-huit premières années de Jacques Roubaud (1914-1932), ce dernier fabrique ce livre malicieusement intitulé *Autobiographie, chapitre dix : poèmes avec des moments de repos en prose*. Par exemple *Infinitif*, le poème de Robert Desnos qui figure dans *Les Ténèbres*, livre paru en 1927, devient chez Roubaud *Définitif*.

« La vie est unique, précise Jacques Roubaud, mais les paroles d'avant la mémoire font ce qu'on en dit. »

Extrait

JEU : Un

il fait un soleil de chien et
le bruit de mes pas croît comme une catapulte
le long de l'horizon
asseyez-vous, collines, sur les lacs
que le ruisseau solidifié par les grandes branches du vent s'élance
du haut de la cathédrale des hannetons
je suis plus heureux que la mousse
la mousse n'a pas de cheveux moi
j'ai une chevelure d'aube et de beurre frais
inutile de dire que les grenouilles s'en foutent.

Jacques Roubaud, *Autobiographie, chapitre dix : poèmes avec des moments de repos en prose*, Gallimard, 1977

9.

Christophe Tarkos, *Ma langue (I. Carrés)*

Retrouver le plaisir de jouer avec les mots et d'explorer l'écriture spontanée, à travers des images, des souvenirs, des expériences sensorielles et le principe de l'écriture automatique, en contraignant le vers dans une forme géométrique, un carré par exemple, et avec cette césure obligée, les retours à la ligne sont tributaires du carré, ils perdent de leur signification automatisée.

Présentation

« Faire de la poésie c'est mettre les pieds dans le plat la tête la première. » C'est ainsi que Christophe Tarkos décrit son activité littéraire.

Ma langue est un ensemble de trois livres : *Carrés*, *Calligrammes* et *Donne*. Dans le premier, après un manifeste et une déclaration d'intention *Ma langue est poétique*, l'auteur présente de courts textes poétiques sous la forme de carrés, donnant l'impression de tenter de faire rentrer la langue dans une forme préétablie. Dans le second il présente une série de dessins aux formes très simples et cependant sous-titrés. Le troisième, le plus court, n'est pas le moins intense. Un texte brut où l'auteur tente, en brusquant la langue, par des répétitions, des bégaiements, des allers-retours successifs, d'incessantes hésitations, des sorties de route, de définir de façon très sensible ce qu'est une langue par le langage même. Et cela devient : *Ma langue*.

Extrait

C'est presque là, c'est, disons, c'est presque bon, à distance, approche, est bon, presque, va vers, ça va vers bon, dans la bonne, ce n'est pas nul, c'est ça presque, va, bien si un peu encore va, est assez bien mais, presque, c'est à moitié bon mais ça va dans la bonne direction, est presque, prend, mais, va, est si, bon, mais, presque ça, devant, derrière, l'un contre, dans sur la bonne voie de à presque la moitié de distance tend vers est tout aussi bien

Christophe Tarkos, *Ma langue (I. Carrés)*, Al Dante, 2000

10.

Jean-Charles Massera, *United Emmerdements Of New Order*, précédé de *United Problems Of coût de la main-d'œuvre*

Confronter le jargon économique-administratif aux brèves de comptoir dont on est tous témoins tous les jours, détourner les tics et les codes du langage juridique, tordre le cou à la langue de bois politique, aux messages publicitaires, au formatage des nouvelles du 20 heures, et à la mondialisation qu'on nous propose en kit. Composer à partir de ce matériau hétéroclite une sorte de Ready Made global.

Présentation

« Comment dire *merdre* dans cette langue policée dont on use tous les jours », s'interroge Xavier Person dans l'article qu'il consacre au livre de Jean-Charles Massera *United Emmerdements Of New Order* dans *Le Matricule des Anges*, « dans ces récits que quotidiennement on nous fait du monde, sans interroger cette langue même, sans en déplacer le cadre ? Choissant le parti amusé de l'outrance, Jean-Charles Massera gonfle le vide de ce qui se dit, de ce qui s'écrit, jusqu'à explosion. »

La rhétorique de l'époque, analysée et mise à mal, dans la confrontation du jargon économique-administratif corrigé par les « brèves de comptoir » et les propos du café du commerce, donne à ce livre un ton original et dérangeant, un troublant accent de vérité sur la situation actuelle (1. de la littérature, 2. du monde qui nous entoure).

Extrait

La dignité du gros blaureau

Considérant qu'il est essentiel d'encourager le développement de relations amicales avec les ressortissants appréhendés à la hache ou jetés à terre,

Après le petit-déjeuner, nous traverserons le pays Bassari pour découvrir un village Bodick habité par des femmes au nez percé.

Pique-nique dans la montagne et rencontre dans l'après-midi avec les orpailleurs.

De plus, il ne sera fait aucune distinction fondée sur le statut économique, social ou international des femmes qui viennent changer les fruits de leur agriculture traditionnelle. Dîner et nuit d'hôtel.

Mardi. Départ pour le lac Retba, dit « lac rose ». Découverte, on véhicule tout-terrain des femmes peuhles ramassant le sel à quelques centaines de mètres de l'océan. Déjeuner au bord du lac et rencontre avec les ramasseuses de sel découvertes en véhicules tout-terrain.

Jean-Charles Massera, *United Emmerdements Of New Order*, précédé de *United Problems Of coût de la main-d'œuvre*, P.O.L., 2002

11.

Sophie Calle, *Douleur exquise*

Un événement qui s'est mal déroulé, une douleur qui ne passe pas, revenir dessus dans un premier temps en décrivant autant de fois qu'il est nécessaire ce qui s'est mal passé. À partir d'un détail, d'une anecdote triviale, en variant la forme qu'on lui donne, avec les mêmes mots, composer dans un premier temps des phrases différentes (comme si l'on cherchait vainement la bonne composition). Tenter de trouver ainsi, par ce biais, une forme d'exutoire, de remède, par le jeu conjugué de la mémoire et de l'oubli. Dans un deuxième temps, convoquer le souvenir d'autres douleurs, plus anciennes, mais qui, elles, se sont depuis estompées. Placer les deux textes en regard.

Présentation

En 1984 Sophie Calle part au Japon pour trois mois en laissant en France l'homme qu'elle aime. Il ont prévu de se retrouver à New Delhi mais il ne viendra pas. De retour en France elle décide de raconter cette douleur pour mieux s'en débarrasser.

Née en 1953, Sophie Calle vit et travaille à Paris. Depuis les années 1980, elle construit son personnage à travers le récit d'une vie où les frontières entre la réalité et la fiction s'effacent, selon son vouloir. À travers l'association de photographies, textes, vidéos et objets, l'artiste nous raconte des histoires à la fois ordinaires et un peu inquiétantes.

Extrait

Je suis partie du Japon le 25 octobre 1984 sans savoir que cette date marquerait le début d'un compte à rebours de quatre-vingt-douze jours qui allait aboutir à une rupture, banale, mais que j'avais vécue alors comme le moment le plus douloureux de ma vie. J'ai tenu ce voyage pour responsable. De retour en France, le 28 janvier 1985, j'ai choisi, par conjuration, de raconter ma souffrance plutôt que mon périple. En contrepartie, j'ai demandé à mes interlocuteurs, amis ou rencontres de fortune : « Quand avez-vous le plus souffert ? » Cet échange cesserait quand j'aurais épuisé ma propre histoire à force de la raconter, ou bien relativisé ma peine face à celle des autres.

Sophie Calle, *Douleur exquise*, Actes Sud, 2003

12.

David Lespiau, *L'épreuve du Prussien*

Décrire un geste quotidien (prendre son petit-déjeuner, se raser, se laver, prendre le train, lire son journal) en se concentrant sur la description de ce moment ordinaire vu sous un angle extraordinaire, hors du commun, à travers un détail sur lequel on se concentre, tout en décrivant parallèlement le moindre de ses faits et gestes et les réflexions que nous amène à faire que l'on est en train de vivre. Le tout se mêlant, passant de l'un à l'autre, du détail à l'ensemble qui se dessine ainsi, sous forme d'échos et d'allers-retours.

Présentation

Pour donner au sucre la dimension désirée, on le soumet à *l'épreuve du Prussien*, un broyeur impitoyable, qui s'achève en tamis.

Est-ce qu'une activité banale, un geste du quotidien, de l'ordre de l'intime, peut se comparer à quelque chose de plus *grand*, de plus vaste ? Est-ce que le café du matin et le sucre qu'on y plonge peuvent nous amener à réfléchir sur le monde qui nous entoure ?

C'est un peu ce qu'essaye de faire David Lespiau dans *L'épreuve du Prussien*. C'est une expérience, le titre le dit bien assez avec cette mention d'épreuve. David Lespiau n'y parvient pas tout à fait, mais il essaye et c'est le plus important. Son texte revient sans arrêt sur lui-même, sur ce qu'il veut dire. Il ne le cache pas du reste. Et tout l'intérêt de ce texte est dans cette tentative. Une tentative.

Extrait

Une nouvelle faim sur la table
en cercle devant la lassitude, refaire
le matin d'un réveil, après une toilette rapide,
des choix sommaires concernant l'habillement,
les décisions de rester dans la chambre puis
dans le salon, reprendre l'inventaire
des gestes atténués, la récupération
jusqu'à l'articulation d'un mot existant, la fin
de l'effort, de la force, le repose prononcé
déclenchant l'automatisme, franchissement
de l'intervalle jusqu'à la cuisine, respect du plan de
papier que la marche déplie, gesticulations de la place
à table
une grâce, un renversement inattendu
par de larges mouvements de vent, attirer la

cuisinière à la visite, la commande, abrégeant son
discours – attendant, considérant les lieux familiers
du monde, sa présence neuve, resserrée
une pièce voûtée, de la pierre et du sable, les
relations entre les portes, l'ouverture sur un jardin
à la fin de l'attente, une nouvelle faim
sur la table, des aliments dans un plat, de
morceaux rouges, des os, quelques couverts pour
se servir, et sur la chair des repères pour découper,
des plis
la faim et la soif, le retour de la salive
anticipant le lexique à dévorer – une liste de
notes, des ourlets
poursuivre la recherche de tels instants, blanc
d'une course autour de la maison

David Lespiau, *L'épreuve du Prussien*, Le Bleu du ciel, 2003

13.

Valérie Rouzeau, *Va où*

À l'aide de la formule *je pense à*, faire défiler dans sa tête la galerie des portraits des personnes qui comptent pour vous et tenter d'en restituer l'essentiel par écrit, en passant d'un portrait à l'autre comme on passe d'un mot à l'autre dans une phrase quand on écrit vite, en étirant les phrases, en les faisant rebondir ou s'entrechoquer.

Présentation

Va où c'est un peu la contraction de Valérie Rouzeau. Quand on va vite on mange les mots. Valérie Rouzeau ne les mange pas, elle les dévore littéralement. On parle de précipitation. Et on a raison. Les mots vont si vite que les phrases s'étirent, s'allongent, deviennent de véritables élastiques.

Ce livre est composé de courts poèmes aux phrases longues montées sur ressort : allitérations, polysémies, raccourcis sémantiques, jeux de mots, de sonorités et de sens.

La langue de Valérie Rouzeau swingue, syncope pour exprimer avec drôlerie, les violences du monde comme il ne va pas et la matière d'une langue qui se prend les pieds dans le tapis de ses habitudes.

Extrait

Je pense aux personnes merveilleuses de ma vie je pense à vous mes amis vous mes inconnus innombrables je pense à Robert Desnos dont les yeux étaient des perles je pense à Rimbaud le jeune homme vert qui rougissait jusqu'aux oreilles je pense à d'Aubigné couché avec ses pistolets

Je pense aux personnes à merveille dans ma vie mes frères loin mes potes en allés mes jamais rencontrés je pense au cœur de ma mère solitaire je pense sur la tête de mon père je pense à mes aïeux en rangs d'oignons dessous la terre je pense à ma grand-mère sempiternelle qui avait le blues toujours dans sa vieille blouse

Je pense aux personnes de merveilleuse à vie je pense à leurs coups de mains je pense à leurs coups de pieds au soleil cou coupé et à baise m'encore je pense à leurs coups de reins je pense à leurs coups de dés

Je pense aux personnes qui me émerveillent la vie d'hier à aujourd'hui et jusqu'au lendemain la merveille de leurs voix de leurs rires et chagrins je pense à eux longtemps je pense à eux très vite je pense à elles aussi je pense partout à lui

Je pense aux personnes dans ma vie merveilleusement je pense merveilleusement aux personnes de ma vie car je n'oublie personne personne et pas même moi je pense à tout le monde et m'y trouve comprise je pense à moi qui pense à vous et à merveille.

Valérie Rouzeau, *Va où*, Le temps qu'il fait, 2002

14.

Éric Sadin, *7 au carré*

Former un kaléidoscope de signes et de récits sur la ville où vous vivez, afin de la décrire, voire la photographier textuellement dans la diversité étourdissante de ses images et de ses bruits. On peut pour se faire collecter des informations sur un carnet comme on ramasse à la campagne des feuilles et des fleurs pour remplir un herbier. Ici, un verbier pour reprendre l'expression de Michel Volkovitch. Noter tout ce que l'on voit écrit sur son chemin : enseignes, graffitis, publicité, tags, fragments de journaux. Et tout ce que l'on entend dans la ville : bribes de conversations, annonces publicitaires, cris, invectives, discussions à l'arrêt du bus ou au café du coin.

Présentation

Sept au carré est un texte qui répond à une double ambition. D'une part, il se propose de rendre compte de la diversité des voix, des langues, des discours qui composent aujourd'hui la toile de fond de la vie dans un grand centre urbain (en l'occurrence Manhattan — *Manhattan Transfer* n'est pas loin). Son projet est donc éminemment réaliste : Sadin veut représenter la vie moderne, qui est une vie faite d'images mais aussi de fragments de langage, oral aussi bien qu'écrit ; son livre se veut une symphonie de ville, qui utilise à fond toutes les techniques de captation et de transcription à la disposition de l'écrivain moderne. D'autre part, le livre d'Éric Sadin met en scène cette polyphonie urbaine à l'aide d'une structure formelle très poussée, où le chiffre 7 joue un rôle particulier : tous les aspects du texte sont déterminés par ce chiffre ou un de ses multiples, de l'endroit où l'action est située (un bar au coin de la 7^e avenue et de la 49^e rue) à ses particularités typographiques (le texte est fait de sept couches différentes, qui sont distinguées à l'aide de polices de caractère et de tailles de corps spécifiques). Enfin, l'intrigue se présente également comme une fiction policière, qui reprend et retravaille l'univers du polar à l'américaine.

Extrait

/ opus 3D > 260g > atténuation de chocs 35% / sly flight jaune taxi / bermuda strass cycliste polyester standex / polo acrylique micro-fibres macro-cannelés + matériaux tridimensionnels + Bix > coton traité biologiquement / T-shirt tie&die / pantalon zippé multipoche / coupe-vent scratch polyuréthane / rose fluo New Balance pied gauche silver Nike membre opposé / Gucci Envy for men / lunettes-espion vidéo-caméra intégrée portée=40m + magnétoSCOPE incorporé / papier carbone plaqué corps / Springbocks rugby shirt / phyto-ombres paupières extraits calendula aubépine n° 6 cobalt & ivoire / chemise col V oversized / combi-pantalon néoprène PVC / Timberland high-tech cuir résistant eau de mer + semelle adhérente sur sols mouillés / air max total / corsaire gansé latex / bas asymétriques métallisés / golden shoe with roses / robe trapèze / top plastique / matiteint oil free sable Ricils longueur express noir pure couleur pur beige nacré pur

Éric Sadin, *7 au carré*, Les Impressions Nouvelles, 2002

15.

Jacques Jouet, *Poèmes avec partenaires*

Demandez à quelqu'un de vous indiquer les cinq mots de la langue française qu'il préfère pour leur beauté, leur sonorité, leur sens, et faites de même avec lui. Écrivez ensuite un poème à partir de ces cinq mots (en vous en inspirant dans le texte même), et placez-les en terminaison de chaque vers. Répétez l'opération afin de composer trois strophes en essayant de permuter la place des différents mots imposés.

Présentation

Jacques Jouet a écrit ces poèmes avec *partenaires* en sollicitant des écrivains étrangers vivants. Chacun de ces écrivains lui a donné trois mots de sa langue et Jacques Jouet s'est chargé de composer une redonde, poème à forme fixe de 15 vers en trois strophes avec répétition réglée de chacun de ces trois mots, cinq fois. Le poème est en français, mais il accueille donc des mots d'ailleurs, de langues voisines, de langues lointaines, du turc au finnois, de l'espagnol à l'albanais, du roumain au letton...

Ces poèmes ont été écrits à l'occasion du voyage du *Train Littérature Europe 2000* qui a réuni quelque cent écrivains selon une ligne Lisbonne, Madrid, Bordeaux, Paris, Lille, Bruxelles, Dortmund, Hanovre, Malbork, Kaliningrad, Vilnius, Riga, Tallin, Saint-Petersbourg, Moscou, Minsk, Varsovie et Berlin.

Extrait

Attention, après la *moobroch*
l'astre se change en la *liachtgläsle*
partielle : jusqu'à ce *tschätterlecht*
ongle dans la nuit sans *liachtgläsle*
qui se souvient de la *moobroch*.
L'intelligence a ses *liachtgläsle*
plus ou moins vives ou *liachtgläsle*
pour une orgueilleuse *moobroch*
on ne voit plus d'un quinquet *tschätterlecht*
plus d'une obsolète *liachtgläsle*.
Accepte que ton corps *tschätterlecht*
devienne. Un temps pour la *moobroch*
un temps pour la seule *liachtgläsle*
sur son déclin, car la *moobroch*
elle-même se voit *tschätterlecht*.

Jacques Jouet, *Poèmes avec partenaires*, P.O.L., 2002

16.

Vincent Sabatier, *Jacques Lacan, Jules Michelet. Dans ce livre-lit*

Composer un centon, c'est-à-dire un texte à partir de fragments de textes empruntés à un seul ou à plusieurs auteurs, cousus ensemble et disposés de manière à donner à ces lambeaux, réunis ainsi en corps d'ouvrage, un tout autre sens que celui qu'ils avaient primitivement.

Présentation

Cet ouvrage a été conçu à partir de deux textes, l'un de Jacques Lacan, *Séminaire XX* et l'autre de Jules Michelet, *La Mer*. La *mise ensemble* et *en sens* de ces deux textes créant une véritable esthétique combinatoire de la suture et de la couture.

La technique utilisée dans son livre s'apparente à celle bien connue du centon. L'auteur opère, ici, un travail de fragmentation de phrases, composé de mots retissés ensemble.

Enseignant à Saint-Étienne, Vincent Sabatier publie avec *Jacques Lacan, Jules Michelet. Dans ce livre-lit*, son premier livre.

Extrait

Précisément à l'endroit que garde si bien la chair s'ouvrir comme efflorescence par une saignée persévérante qu'on puisse entrebâiller un peu un ouvert entre le semblant l'encore-à-naître ne donnera rien que l'encorné en grandes bandes par les degrés des eaux mêlées et peu à peu saumâtres du point présent de la faille qui s'ouvre laisse s'écouler le caractère indirect de cette atteinte qui s'appelle l'amour.

Vincent Sabatier, Jacques Lacan, Jules Michelet. Dans ce livre-lit, Le Bleu du ciel, 2002